

Préface

Pour atteindre autrefois le fond de la vallée des Hautes-Vosges, lieu attachant de ma naissance, le voyageur en provenance de la capitale devait faire preuve de patience, de courage ou d'un brin d'inconscience. Il fallait d'abord emprunter l'express jusqu'à Nancy, puis un omnibus pour atteindre Épinal où vous attendait une micheline. Cet engin bruyant et instable vous permettait, cahin-caha, d'accéder au massif montagneux en remontant d'abord la haute vallée de la Moselle puis celle de son affluent la Moselotte.

Lorsque l'engin, après de multiples arrêts, arrivait au terminus de la ligne en butant contre la dernière gare, vous pensiez alors être arrivés au bout de vos peines.

Pas du tout !

Il vous fallait encore grimper dans un vieil autocar bleu qui empestait le gasoil. La fréquence des arrêts augmentait encore avec une escale à chacun des bistrots qui jalonnaient les derniers kilomètres du parcours. Sous le prétexte de livrer quelques maigres colis, le chauffeur en profitait à chaque fois pour boire un coup.

Après cet ultime trajet, le but était enfin atteint.

Il fallait encore espérer que la destination finale soit située au centre du village car si vous deviez atteindre les écarts il vous faudrait le faire par vos propres moyens.

De toute façon vous ne pouviez alors aller plus loin, car la vallée, après s'être divisée en deux, se heurtait aux sommets de la montagne.

Bienvenue au bout du monde !

C'est ce voyage insensé qu'une jeune parisienne devait entreprendre au milieu des années 50 pour venir changer d'air pendant les vacances scolaires.

Le destin avait programmé notre rencontre.

J'étais alors un jeune élève de l'école des apprentis de l'Armée de l'Air, exilé à l'autre bout de la France, en Charente Maritime et je revenais au pays pour mes premières vacances, très fier de porter à seize ans l'uniforme bleu des aviateurs.

De cette rencontre durable devait naître une famille, des enfants et des petits-enfants.

Parallèlement, mes deux frères et mes quatre sœurs faisant de même, c'est aujourd'hui une véritable tribu de descendants qui s'est éparpillée un peu partout avec, comme point commun, une solide racine vosgienne.

Lorsque récemment, ayant atteint l'âge de la retraite, j'ai décidé de reconstituer ma généalogie ascendante, je n'ai eu aucun mal à retrouver la grande majorité de mes ancêtres sur une bonne dizaine de générations et ceci dans l'unique village de ma naissance.

Mais, au fait, comment se nomme-t-il ce village ?

Son nom évoque, pour les non initiés, celui d'une province célèbre pour l'élevage des poulets et la culture du maïs :

La Bresse.

Pour moi, aujourd'hui installé dans le Jura, près de cette province, son nom me rappelle, s'il en était besoin, mon pays natal, une petite ville, à la fois touristique et industrielle et la première station de sports d'hiver du massif vosgien.

Cet attachement prend encore plus d'importance quand ce lieu chargé d'histoire vous a mené malgré vous à y inscrire quelques pages heureuses ou douloureuses.

Les habitants de La Bresse, les Bressautes et les Bressauds, peuvent s'enorgueillir d'un passé riche en événements, d'une histoire et d'une coutume spécifiques

propres à forger, au cours des temps, une mentalité particulière où l'échelle des valeurs diffère quelque peu des tendances actuelles. Les épreuves successives contribuent à faire reculer l'égoïsme au profit de la solidarité.

Né en 1939, ma toute première enfance se confond avec la guerre. Je reste marqué de manière indélébile par ce que j'ai vécu alors avec ma famille et tous les habitants de la commune. Cette histoire, je l'ai portée dans mon cœur pendant plus de cinquante ans, comme un mal incurable, jusqu'au jour où j'ai pris la décision de l'en extraire pour la faire connaître à la descendance. Elle est sortie d'un seul trait, comme le cri de douleur d'une accouchée. Cette évocation des premières années de ma vie, je vous la propose maintenant. Vous y trouverez des rires et des larmes et probablement, vous découvrirez au détour d'une page, un détail, une anecdote ou un événement qui vous touchera plus spécialement.

La fuite

Assise sur un large rocher de granit bleu, Marguerite ne peut détacher ses yeux de sa maison, si petite, là-bas, au milieu du village. Depuis son poste d'observation, elle domine en enfilade, la vallée qui, à ses pieds, se sépare de part et d'autre du Moyenmont, forteresse naturelle au sommet de laquelle elle a trouvé refuge. Indifférente aux charmes du magnifique panorama qui s'étend devant elle, la jeune femme concentre toute son attention sur les habitations du centre qui se blottissent autour du clocher trapu de son église. Elle ignore les versants si contrastés qui forment un imposant écrin de verdure dans lequel se niche la petite ville.

Inondé de soleil et constellé de nombreuses habitations, *le droit* éclaire le paysage d'un vert tendre. La pente lisse s'orne d'une mosaïque d'essarts, petits lopins de prairies ou de champs entourés de murs de pierres moussues et sèches.

Tourmenté, ombragé et moins hospitalier, *l'envers* assombrit le décor de son vert plus sombre. Les fermes rares s'éparpillent autour du calvaire qui dresse ses trois croix vers le ciel exceptionnellement pur.

La ligne d'horizon, très haut placée, ondule entre les crêtes arrondies et les creux de ses douze cols.

Une seule et unique pensée obsède Marguerite :

— Que pensera Paul de cette fuite précipitée ?

— Avais-je le droit d'abandonner la maison et surtout la boulangerie ?

Comme une louve traquée par une meute de chiens, elle avait rassemblé à la hâte ses cinq enfants pour escalader le

sentier abrupt et rocailleux des *Roches Beuty* afin de se réfugier dans la montagne, à la ferme des cousins. Michel et Claude, les deux aînés, conscients, du haut de leurs sept et huit ans, de leurs responsabilités de petits hommes, avaient installé confortablement André, le dernier-né, seulement âgé de quelques mois, dans une grande corbeille à linge. Françoise et Marie-Noëlle (Nounou), les deux filles, après avoir rassemblé quelques poupées de chiffons, avaient courageusement participé à l'ascension, prêtant main-forte aux garçons dans les passages difficiles. Plus souvent tirés que portés, la corbeille et son chargement parvinrent finalement à destination, grâce à l'effort conjugué de toute la famille.

L'oncle Alphonse et la tante Adélaïde avaient accueilli ce petit monde avec l'affection discrète et profonde des montagnards pour lesquels l'hospitalité constitue la vertu première. Ils appréciaient particulièrement le fait de recevoir des enfants car ils n'avaient pas beaucoup de distractions. Cette fois, la joie d'entendre résonner les cris et les rires entre les vieux murs de la ferme était teintée d'amertume liée aux raisons de cette présence. Comme les dernières informations de la T.S.F. le laissaient prévoir, rien ni personne n'avait empêché les hordes de l'armée allemande d'envahir le pays et d'investir notre beau village.

La rue principale, longeant la rivière, est régulièrement sillonnée par d'inquiétants convois gris-vert dont le grondement des moteurs, porté par un léger vent d'ouest, parvient aux oreilles de Marguerite.

Son cœur s'emballe, lorsque, ralentissant à proximité de la maison, la colonne fait mine de s'arrêter.

Les yeux fatigués à force de fixer la route du village, la jeune femme commence à regretter ce qu'elle considère

comme une fuite. Déjà s'installe, dans son esprit, la décision de redescendre en dépit de tous les dangers.

Elle a pourtant de bonnes raisons de craindre cette incroyable invasion. Toute son enfance, perturbée par la Grande Guerre, ne lui laisse que des souvenirs cauchemardesques, entretenus par les récits des combattants et la haine générale envers le Prussien. Elle sait bien que l'image des uhlands féroces, dévoreurs d'enfants, décrite dans les chants cocardiers, est exagérée. Pourtant, elle imagine parfaitement tous les malheurs engendrés par la guerre. Elle revoit l'image de son père, de retour des terribles batailles de tranchées. Elle se rappelle cet homme blafard, au regard perdu, lassé d'avoir rencontré l'horreur et qui avait perdu le goût de rire, de parler et même de vivre. Elle ressentait un sentiment de culpabilité pour n'avoir finalement éprouvé que peu de chagrin, lorsque, quelque temps plus tard, elle accompagnait, à sa dernière demeure, ce père si mal connu.

Cette période troublée de la petite enfance a privé Marguerite de la présence attentive d'un père, mais également de l'amour de sa mère dont le cœur s'est desséché définitivement aux brûlures des tragiques événements.

En contrepartie, la jeune enfant, en réagissant à l'adversité, s'est forgée un caractère à toute épreuve. Ces qualités de courage, d'obstination à surmonter les difficultés, cette formidable volonté de survie, allaient permettre à notre mère de nous amener intacts, nous, ses enfants, au bout des événements tragiques qui se préparent.

En d'autres circonstances, de quelles belles journées de juin aurions-nous pu profiter !

Comme celles d'avant !

Celles où l'on courait la montagne pour cueillir suivant la saison : les jonquilles, les *brimbelles* (myrtilles) ou les champignons.

Dès la fonte des neiges, les prés se couvrent de clochettes jaunes. Les enfants s'empressent de confectionner des bouquets aussi gros que leurs petites mains peuvent contenir. Les fenêtres des maisons se garnissent de fleurs en l'honneur du printemps. L'institutrice doit alors puiser dans sa réserve de bocaux pour loger le bouquet de jonquilles amené avec fierté par chaque écolier.

L'été, on recherche dans les bruyères, le fruit sucré du *brimbellier* (la myrtille). À la main ou à la *rifleuse*, sorte de peigne métallique, on remplit d'énormes *pots-de-camp*. Les fruits serviront à confectionner des tartes ou *fiavons*, des clafoutis ou de la confiture. On remarque les gourmands au premier coup d'œil. La langue et les dents violettes, indiquent clairement que toutes les brimbelles n'ont pas pris le chemin du bidon attaché à la ceinture par une ficelle.

Dans la pente, il faudra éviter de faire *pôtah*, c'est-à-dire de renverser la précieuse récolte, sous les quolibets et les huées des autres cueilleurs.

La majorité de la cueillette sera réservée pour la fête patronale, la Saint-Laurent, journée de liesse au cours de laquelle quantités de tartes seront cuites dans les fours à pain des fermes ou dans celui du boulanger. Les habitants du premier village situé en aval de la Moselotte prétendent qu'au lendemain de notre fête patronale, l'eau de la rivière

prend une couleur violette, conséquence d'une consommation excessive de myrtilles. Il s'agit là d'une pure affabulation de la part de voisins jaloux qui ne manquent pas une occasion de se moquer des Bressauds.

L'automne annonce enfin la grande saison des champignons. Les bolets, les pieds-de-mouton, les trompettes de la mort seront séchés sur des tamis pour parfumer les rôtis de porc, les lapins et autres préparations exceptionnelles des jours de fête. Le meilleur de tous, reste sans conteste le *jauniré* ou girolle. Dans nos forêts, avec l'altitude et la rigueur du climat, ce champignon pousse plus lentement qu'en plaine, ce qui lui confère une couleur plus orangée et une saveur exceptionnelle.

Que va-t-il maintenant advenir de tous ces agréables moments ?

La guerre qui nous submerge inexorablement va-t-elle nous priver définitivement de ces instants privilégiés de communion avec la nature ?

Allons-nous connaître la fin de cette époque bénie ?

